

Compétence sémantique et psychologie du raisonnement*

Jérôme Dokic
(CREA; Université de Genève)

0. Suivant une définition traditionnelle, que l'on trouve notamment chez Frege et Husserl, le psychologisme est la conception selon laquelle la validité des lois de la logique est expliquée ou justifiée à partir des lois de la psychologie. Le psychologue défend la thèse – que j'appellerai dorénavant «thèse de la priorité» – selon laquelle les lois de la psychologie ont une *priorité explicative* sur les lois de la logique¹. L'explication de la validité des lois de la logique (c'est-à-dire, le fait qu'elles préservent la vérité) doit faire appel à la psychologie, mais l'inverse n'est pas vrai: il est possible en principe d'expliquer la validité des lois de la psychologie (c'est-à-dire, leur caractère universel) sans faire référence aux lois de la logique.

On a souvent dit que le psychologue réduit le *doit* logique au *est* psychologique, et confond ainsi la façon dont les individus doivent raisonner et la façon dont ils raisonnent en fait. Il faudrait rejeter d'emblée le psychologisme pour être en mesure d'expliquer comment la logique peut jouer un rôle normatif, et nous permettre d'évaluer le comportement inférentiel des individus. Mais comme l'a bien vu Husserl², cette opinion est fautive; le psychologisme peut admettre la possibilité d'une logique normative. Les lois de la logique sont dérivées de celles de la psychologie non seulement par généralisation et abstraction, mais aussi par *idéalisation*, ce qui permet en principe de rendre compte de déviations effectives du comportement inférentiel par rapport à la norme logique. Cette position reste psychologue puisqu'elle maintient la thèse de la priorité: c'est ce comportement qui justifie la validité des règles logiques.

En fait, d'un certain point de vue, le psychologue est logé à meilleure enseigne que son adversaire pour résoudre le *problème normatif*. Ce problème concerne le rapport exact entre les normes logiques et le comportement inférentiel, et peut être abordé par le biais des questions suivantes: Un être peut-il raisonner de telle manière qu'il nous apparaisse globalement illogique? Peut-il disposer d'un système logique radicalement différent du nôtre? Alors que Frege et Husserl ne prennent pas clairement position sur des questions de ce genre, le psychologue a des réponses à portée de main. Comme les concepts logiques sont définis par des lois psychologiques, il est difficile d'envisager quelqu'un dont le raisonnement viole systématiquement les lois de la logique. De même, si les lois logiques décrivent les limites de ce que nous sommes capables de penser, on comprend que nous ayons de la peine à concevoir des systèmes logiques radicalement différents de ceux que nous acceptons en fait³. D'un mot, le psychologue paraît mieux à même de rendre compte du lien entre les normes logiques et le comportement inférentiel, en réduisant considérablement l'écart possible entre les deux.

Mon but dans cet exposé est de montrer que ces réponses psychologues, en tant qu'elles reposent sur la thèse de la priorité, ne sont pas entièrement satisfaisantes. Il faut effectivement réduire l'écart entre les normes logiques et le comportement inférentiel, mais en

* Je tiens à remercier Curzio Chiesa, Eros Corazza, Pascal Engel et Léo Freuler, pour leurs commentaires sur cet article et les discussions que j'ai eues avec eux sur le thème du psychologisme.

¹ Cf. A. Cussins, «Varieties of Psychologism», *Synthese*, 70, 1987, 123-54.

² E. Husserl, *Recherches logiques. Tome 1: Prolégomènes à la logique pure*, trad. fr. H. Elie, L. Kelkel, R. Schérer, Halle: Niemeyer, Paris: PUF, 1959. Cf. aussi P. Engel, *La norme du vrai. Philosophie de la logique*, Paris: Gallimard, 1989.

³ Cf. J. Meiland, «Psychologism in Logic: Husserl's Critique», *Inquiry*, 19, 1976, 325-39.

rejetant la thèse de la priorité. Paradoxalement, ce n'est qu'en se passant de celle-ci qu'une forme de psychologisme peut survivre.

1. On peut toutefois se demander s'il est vraiment souhaitable d'exclure *a priori* la possibilité qu'une personne raisonne de manière tout à fait illogique. Depuis une vingtaine d'années environ, on assiste en psychologie cognitive à une recrudescence de travaux expérimentaux qui mettent en évidence ce qui apparaît comme des défauts systématiques et persistants du raisonnement humain. Ces travaux indiquent aujourd'hui que les individus font des erreurs troublantes de raisonnement, et manifestent un comportement irrationnel devant toutes sortes de problèmes (d'ordre logique, probabiliste, ou qui concernent l'organisation rationnelle de leurs croyances et de leurs préférences). Or la résolution de ces problèmes exige souvent la maîtrise de quelques principes élémentaires seulement. Aux yeux de certains psychologues et philosophes, de tels résultats ont des «conséquences désolantes» pour la rationalité humaine⁴.

L'un des problèmes philosophiques que posent ces expériences concerne les conditions dans lesquelles une faute de raisonnement peut être attribuée à autrui. Une hypothèse plausible est que l'attribution d'une faute de raisonnement présuppose l'attribution du concept dont on critique l'application. Je ne peux pas à proprement parler être accusé de commettre une erreur de logique si je ne n'ai *aucune* idée des notions logiques en jeu et des règles qui s'y rapportent. Les critères d'attribution d'une faute de raisonnement logique semblent dépendre de ceux du concept dont l'application est incriminée.

Cohen développe cette hypothèse en affirmant que l'attribution à une personne d'une faute de raisonnement doit se justifier, en dernière instance, par référence aux *intuitions* de cette personne sur la validité d'inférences particulières. Les intuitions qui sont en jeu ici sont censées être celles de personnes ordinaires, qui ne sont pas des spécialistes en logique.

Mais selon Cohen, si l'on admet que le recours aux intuitions est inévitable, l'idée d'une découverte empirique de l'irrationalité globale des individus est incohérente, puisque ce sont eux-mêmes qui fixent les standards de la rationalité logique par les raisonnements qu'ils sanctionnent. La procédure qui permet d'établir la théorie normative appropriée au comportement inférentiel d'un sujet s'appuie nécessairement sur ses intuitions logiques. Nos raisonnements ne peuvent pas être *entièrement* fautifs, car ce sont les arbitres auxquels nous devons nous référer pour déterminer la théorie normative adéquate.

Comment expliquer alors les fautes systématiques de raisonnement étudiés par les psychologues? A ce stade, Cohen invoque une distinction entre *compétence* et *performance* sémantiques, calquée sur la distinction de Chomsky entre compétence et performance linguistique. La compétence est la connaissance (tacite, selon Chomsky) que le sujet a des règles de son langage, alors que la performance est l'activité linguistique elle-même (par exemple, le discours). Or cette activité ne reflète pas toujours la compétence du sujet, qui peut commettre des erreurs de performance, dues à la fatigue, à l'inattention ou à d'autres facteurs extrinsèques. De même, selon Cohen, nous avons une compétence générale à raisonner correctement, mais cette compétence ne se réalise pas toujours de la manière souhaitée au niveau de la performance. Des facteurs extrinsèques peuvent intervenir inopinément et provoquer chez le sujet un certain aveuglement, parfois systématique mais toujours dans un contexte limité, l'empêchant d'appliquer correctement des règles logiques qu'il accepte par

⁴ L'expression vient des psychologues Nisbett et Borgida, cités par J. Cohen; cf. p. 317 de son «Can human irrationality be experimentally demonstrated?», *The Behavioral and Brain Sciences*, 4, 1981, 317-30. Pour un survol rapide de ces travaux expérimentaux, cf. S. Stich, *The Fragmentation of Reason*, Cambridge, Mass.: MIT Press, 1990, ch. 1, qui parle d'une «irrationalité extensive» (p. 11). Cf. aussi l'étude de P. Engel, «Logique, psychologie et normes de rationalité», in O. Houdé et D. Miéville (éds), *Pensée logico-mathématique*, Paris: PUF, 1993.

ailleurs. C'est donc au niveau de la performance qu'il faut expliquer les fautes de raisonnement – la compétence étant *par définition* logiquement irréprochable.

Bien entendu, comme la performance peut être fautive, *toutes* les intuitions ne doivent pas être considérées sur le même plan. Cohen, qui reprend à ce stade une idée de Goodman, suggère que la théorie normative peut être établie en conduisant une procédure d'*équilibre réfléchi*. Cette procédure consiste en un ajustement mutuel entre, d'une part, des intuitions concernant des inférences et des raisonnements particuliers et, d'autre part, des principes logiques généraux. Cette procédure nous permet occasionnellement d'écarter une intuition suspecte pour préserver la cohérence de principes déjà bien établis. La construction de la théorie normative procède par abstraction et par idéalisation à partir des intuitions du sujet – c'est une théorie de la performance logique *idéale*. Cette théorie une fois déterminée peut être utilisée pour évaluer la performance du sujet, dans un contexte particulier, comme étant correcte ou incorrecte.

2. Comme on peut s'y attendre, la conception de Cohen a fait l'objet de nombreuses critiques. Deux objections philosophiques ressortent de manière particulièrement saillante, que l'on ne devrait pas manquer de prendre au sérieux.

Le première objection est la suivante. Si, pour établir une théorie normative bien fondée, nous partons des intuitions des sujets, quelle garantie avons-nous d'obtenir un résultat unique? Comment exclure que la procédure d'équilibre réfléchi débouche sur plusieurs théories normatives concurrentes? Une théorie normative est censée fournir des critères pour distribuer les moments de la performance en deux classes, à savoir ceux qui sont corrects et ceux qui ne le sont pas. Mais pourrait-il y avoir plusieurs façons, également bien fondées mais mutuellement incompatibles, d'opérer une telle distribution? A moins de *stipuler* que ce genre de situation ne peut pas se produire, la conception de Cohen ne nous offre aucun critère non arbitraire et substantiel pour choisir la meilleure théorie normative au cas où plusieurs se présenteraient.

La deuxième objection a été développée surtout par Stephen Stich (*op.cit.*). Supposons que la première objection puisse être levée, c'est-à-dire que l'on établisse une théorie normative apparemment bien fondée et unique pour une classe donnée de sujets. Il n'est pas exclu, selon Stich, que cette théorie nous paraisse tout à fait inacceptable du point de vue de nos *propres* critères de justification, ou qu'elle soit en contradiction patente avec le sens commun. Peut-on exclure la possibilité qu'un système de règles en équilibre réfléchi apparaisse comme étant manifestement incohérent aux yeux de celui qui conduit la procédure? Le fait qu'un système de règles soit en équilibre réfléchi ne paraît pas impliquer logiquement qu'il soit valide, ni même qu'il apparaisse comme tel du point de vue de l'interprète.

Mon propos n'est pas ici d'évaluer directement la position (assez complexe) de Stich⁵, mais plutôt de montrer que les objections qui menacent une conception comme celle de Cohen ne portent que si on la conçoit sur un modèle psychologiste traditionnel. En d'autres termes, la thèse que je vais présenter est que la rationalité humaine, et en particulier celle qui concerne le comportement inférentiel, est en effet inévitable, mais seulement si l'on renonce à la thèse de la priorité des données psychologiques sur les concepts logiques.

3. Cohen suppose que lorsqu'un sujet commet des erreurs logiques en raisonnant, c'est sa performance logique qui est fautive et non sa compétence en la matière. La compétence est de

⁵ Cf. à ce sujet N. Miscevic, «Should Reason be Fragmented?», *International Studies in the Philosophy of Science*, vol. 10, no. 1, 1996.

l'ordre d'une capacité, et la performance relève d'une activité par laquelle la compétence *se manifeste*. Mais quelle est exactement la nature de ce rapport entre compétence et performance? Comment est-il possible de dériver une théorie de la compétence à partir de la performance du sujet dans des situations concrètes?

Une tentation bien connue en philosophie consiste à considérer que la relation entre performance et compétence est purement *externe*. Cette tentation peut être appelée «mentaliste». Elle suppose que la performance – c'est-à-dire la pratique inférentielle concrète du sujet – joue le rôle d'une donnée observable à partir de laquelle on infère la compétence en faisant un certain nombre d'hypothèses. L'attribution d'une compétence déterminée à un sujet raisonnant devient alors hypothétique au sens littéral du terme: elle repose sur un système d'hypothèses de travail qui, suivant la conception de Duhem et Quine, est *sous-déterminé* par les données observables. En l'occurrence, différentes hypothèses sur la compétence seraient en principe compatibles avec l'ensemble des activités qui constituent la performance.

Le mentalisme est presque inévitablement lié à une certaine conception de la compétence, et des entités psychologiques en général, comme des états privés, dépendants d'un porteur et incommunicables. C'est évidemment contre cette conception que Frege a défendu la thèse selon laquelle la pensée n'appartient pas au contenu de la conscience, considéré en particulier comme détaché de toute manifestation linguistique⁶. L'idée d'une dérivation théorique de la compétence à partir de la performance serait alors tributaire de la distinction entre un objet psychologique «intérieur» – la compétence – et des symptômes «extérieurs» qui relèvent de la performance. Et il est fort probable que cette distinction ne soit pas véritablement intelligible.

Le philosophe qui trouve inacceptable la conception mentaliste d'une reconstruction hypothétique de la compétence à partir de la performance peut chercher à rendre *interne* la relation qui s'établit entre elles, sous la forme d'un principe constitutif de manifestation: la compétence du sujet se manifeste *pleinement* dans son comportement inférentiel. Quelle que soit la formulation définitive correcte du principe de manifestation, elle devra avoir pour conséquence que la performance ne peut pas sous-déterminer la compétence: une définition adéquate et univoque de la compétence logique du sujet doit pouvoir être faite à partir de son activité inférentielle.

Mais cette opposition anti-mentaliste est compatible avec une autre position extrême, que je qualifierai (suivant McDowell) de «behavioriste»⁷. Le behavioriste rejette la distinction mentaliste entre la sphère privée et la sphère publique, et reconnaît la nécessité d'un principe de manifestation, mais propose une interprétation spécifique de la performance. Selon cette interprétation, le comportement inférentiel du sujet – tel qu'il se manifeste par exemple dans le discours – peut être entièrement décrit en termes qui ne présupposent pas le fait qu'il s'articule sur des concepts logiques déterminés.

Comme le dit McDowell, le behaviorisme en ce sens implique que «des épisodes linguistiques particuliers doivent être reconnaissables pour ce qu'ils sont essentiellement sans bénéficier de la compréhension du langage» (*art.cit.*, p. 69). Et ce qui vaut pour les épisodes linguistiques publics vaut également pour le langage de la pensée: les activités cérébrales sont considérées comme faisant partie de la performance, et la thèse behavioriste est que l'on peut identifier en termes purement neurophysiologiques la performance «cérébrale» de celui qui effectue une démonstration logique en son for intérieur.

⁶ M. Dummett, *Les origines de la philosophie analytique*, Paris: Gallimard, 1991, ch. 3.

⁷ J. McDowell, «In Defense of Modesty», in B. Taylor (ed), *Michael Dummett: Contributions to Philosophy*, Dordrecht: Nijhoff, 1987.

Le behavioriste fait face à des difficultés que Wittgenstein a bien mis en évidence⁸. Notamment, la performance d'un sujet est *finie*, ce qui fait resurgir le problème de la sous-détermination sous une forme différente et inattendue. Une théorie de la compétence logique doit rendre compte non seulement de l'activité inférentielle passée et présente du sujet, mais aussi de son activité *future* et *possible* dans diverses situations contraires aux faits. L'activité future et possible n'est pas *donnée*, mais doit être prédite et évaluée à partir de l'activité réelle, passée ou présente. Mais comme l'a montré Wittgenstein, il n'y a aucun moyen de faire des prédictions univoques avec les matériaux à la disposition du behavioriste, car un nombre indéfini de prédictions différentes est compatible avec la performance finie du sujet.

Le problème soulevé par Wittgenstein n'est pas résolu simplement en soulignant le caractère *dispositionnel* de la compétence, qui ne se réalise que partiellement dans la performance. Comme l'a fait observer Kripke⁹, qui développe l'argument de Wittgenstein sur ce point, il se peut que nous soyons aussi *disposés* à faire des fautes dans l'utilisation de nos termes, et dans l'application de nos concepts. Dans le cas qui nous intéresse, l'existence d'une telle disposition semble précisément être attestée par l'expérience: nous sommes de fait victimes d'illusions cognitives systématiques et persistantes. Il s'ensuit que le behavioriste est confronté à la tâche impossible de démêler, dans ce qu'il doit considérer comme un entrelacs homogène de dispositions, celles qui constituent véritablement la compétence de celles qui sont responsables d'erreurs de performance. Les difficultés liées au behaviorisme, interprété ici comme une réponse radicale au mentalisme, concernent la distinction normative entre les aspects corrects et fautifs de la performance du sujet. Plus généralement, le problème est que la théorie de la compétence n'est pas seulement de nature prédictive; elle est surtout une description qui donne un sens à l'activité inférentielle des êtres rationnels.

L'étude de la relation entre compétence et performance nous conduit donc à un *dilemme*: ou bien la relation est externe, et nous tombons dans le mentalisme, ou bien nous resserrons le lien entre compétence et performance, mais nous risquons de basculer vers le behaviorisme, qui connaît de sérieuses difficultés à rendre compte du problème normatif. Comme c'est souvent le cas en philosophie, il semble que nous devions trouver une voie praticable entre Charybde et Scylla.

4. Une possibilité qui me semble assez prometteuse consiste à remettre en question un présupposé commun aux deux branches du dilemme, à savoir ce que j'appelle la thèse du comportement inférentiel «incolore»¹⁰. Suivant ce présupposé, une description de la nature fondamentale du comportement inférentiel peut être «drainée» de toute trace des concepts logiques sur lesquels il s'articule. Il serait alors possible de fournir une description complète et substantielle du comportement inférentiel du sujet en termes purement physiologiques indépendamment du fait que l'inférence engage un ensemble de concepts logiques déterminés.

La thèse contraire est que le comportement inférentiel est essentiellement «coloré» par les contenus logiques qu'il engage. On objectera peut-être que même si le comportement inférentiel est «coloré», il reste possible de l'identifier sans spécifier les concepts engagés dans l'inférence. Il suffit d'observer les véhicules syntaxiques en jeu, c'est-à-dire *grosso modo* les phrases qui constituent les prémisses et la conclusion, et les enchaînements causaux entre ces véhicules. En étudiant ces enchaînements, on pourrait déterminer le rôle syntaxique d'un terme logique indépendamment du concept qu'il exprime. Mais c'est se méprendre sur la nature véritable de la maîtrise des concepts logiques. Une telle maîtrise n'est pas purement

⁸ Dans ses *Investigations Philosophiques*, trad. fr. P. Klossowski, Paris: Gallimard, 1961.

⁹ Cf. *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Oxford: Blackwell, 1982.

¹⁰ J'emprunte la métaphore à la philosophie de l'action; cf. M. Neuberger, *Philosophie de l'action*, Bruxelles: Académie Royale de Belgique, 1993, pp. 26-38.

syntaxique: elle suppose entre autres la capacité (faillible) de reconnaître la même forme logique en différents contenus sémantiques particuliers. On ne peut donc pas identifier cette capacité en n'ayant aucune idée de la forme logique en question. Il est évident que l'on peut décrire un comportement *comme* un raisonnement alors qu'on ignore sur quoi il porte (par exemple, on entend quelqu'un parler dans une langue étrangère que l'on ne comprend pas), mais cette description est forcément superficielle et suppose la possibilité de donner une autre description, mieux informée et plus essentielle, qui donne un sens aux interventions du sujet en tant qu'elles engagent des contenus déterminés.

La thèse du comportement coloré implique, quelle qu'en soit la version retenue, que l'on doit adopter une attitude «modeste»¹¹ en renonçant au programme philosophique qui aspire à rendre compte de la compétence logique, et des concepts qui lui correspondent, à partir d'une performance spécifiée *indépendamment* de ces concepts. Le comportement inférentiel d'un sujet est coloré au sens où toute description substantielle que l'on peut en faire comporte les concepts logiques que le sujet met en jeu. On ne peut pas éviter une certaine forme de circularité dans la description, qui signale l'impossibilité d'une définition réductive de l'ensemble des concepts et des règles logiques.

5. En quoi cette façon de concevoir la théorie de la compétence nous permet-elle d'évaluer les objections qui ont été soulevées contre le point de vue de Cohen?

L'attitude modeste nous demande d'envisager les intuitions des sujets sur la validité d'inférences particulières comme des données psychologiques qui engagent essentiellement des concepts logiques. La procédure d'équilibre réfléchi est alors censée donner un sens à un ensemble majoritaire de ces intuitions par référence à *nos* concepts et à *nos* procédures d'évaluations, ou du moins à ceux que nous sommes en principe capables de comprendre. C'est seulement à cette condition que la performance du sujet peut être considérée comme la manifestation d'une compétence déterminée.

Considérons la première objection, selon laquelle on ne peut pas exclure *a priori* la possibilité que des théories normatives mutuellement incompatibles soient apparemment bien fondées dans la performance du sujet. L'attitude modeste implique que cette possibilité n'est réalisée que dans le cas où l'attribution d'une compétence logique déterminée n'est pas justifiée. Or une compétence indéterminée n'est pas une compétence du tout. Comme les conditions nécessaires pour attribuer la maîtrise d'un ensemble de concepts logiques ne sont pas satisfaites, on ne peut pas parler de raisonnement, ni *a fortiori* de raisonnement correct ou incorrect.

Le mentaliste admet la possibilité d'interpréter la performance du sujet de plusieurs façons radicalement différentes, mais croit pouvoir régler le problème en postulant une compétence «cachée» derrière la performance. Selon lui, l'impossibilité de décrire de manière cohérente et univoque la performance d'un sujet n'implique pas l'incompétence de celui-ci (relativement aux concepts en jeu). Si Wittgenstein a raison, le behavioriste doit admettre en fait que la possibilité problématique est *toujours* réalisée: chaque cas de performance peut être évalué par une pluralité de théories normatives mutuellement incompatibles mais apparemment bien fondées (du point de vue behavioriste).

La seconde objection, due à Stich, est que même s'il était possible de construire une théorie normative unique sur la base de la performance du sujet, cette théorie pourrait comporter des règles qui nous sembleraient tout à fait inacceptables. Mais peut-on vraiment attribuer correctement à un sujet un système de règles logiques que l'on trouve

¹¹ L'expression est de Dummett. Cf. «What is a Theory of Meaning?», in S. Guttenplan (ed.), *Mind and Language*, Oxford: Clarendon Press, 1975.

personnellement inacceptable? Non, car pour rendre compte de son comportement inférentiel, nous devons nous-mêmes *appliquer* les règles en question, c'est-à-dire *utiliser* les concepts attribués (et pas seulement les mentionner). Il s'ensuit que nous devons être nous-mêmes compétents relativement à ces règles et à ces concepts. Or sous peine d'irrationalité, nous ne pouvons pas utiliser des concepts que nous tenons pour incohérents. On ne peut donc pas rationnellement accuser autrui d'être entièrement dénué de rationalité.

Là encore, le mentaliste peut rétorquer que le fait que nous trouvons un comportement inférentiel inacceptable n'implique pas que le sujet soit véritablement incompetent: il reste possible qu'il soit compétent relativement à un système de règles qui nous est inaccessible en l'état actuel des choses. Il est plus difficile pour le béhavioriste de lever l'objection. Selon lui, rien n'empêche que l'on puisse identifier un concept logique par son rôle inférentiel tel qu'il se «manifeste» dans un comportement incolore – même si ce rôle est incohérent selon les propres critères de l'interprète¹².

En résumé, il paraît clair que ces deux objections supposent que le comportement inférentiel peut être adéquatement décrit sans présupposer l'*utilisation* et l'*acceptation* personnelles des notions logiques attribuées au sujet. Par suite, elles ne sont problématiques que pour le mentaliste et le béhavioriste. Si nous rejetons le présupposé commun aux deux positions en défendant les intérêts de l'attitude modeste, il semble que la conception de Cohen gagne en crédibilité: on ne peut pas démontrer par l'expérience que l'être humain est globalement irrationnel.

6. Il nous reste maintenant à mettre brièvement en rapport les considérations qui précèdent avec la question du psychologisme. La thèse psychologue classique est que les lois de la logique trouvent leur fondement dans les lois de la psychologie. On pourrait alors dériver les premières à partir des secondes. L'attitude modeste concernant les concepts logiques est-elle psychologue en ce sens?

Il semble que non. Suivant l'attitude modeste, il n'est pas possible de fournir une description substantielle du comportement inférentiel du sujet indépendamment d'une identification des concepts logiques sur lesquels s'articule l'inférence. Il serait donc *circulaire* de fonder la logique sur la psychologie, puisque celle-ci, du moins lorsqu'elle prend pour objet la performance inférentielle du sujet, présuppose les notions logiques, et ainsi les règles qui les définissent¹³.

L'attitude modeste n'est pas psychologue au sens où elle rejette la thèse de la priorité des lois psychologiques sur les concepts logiques. La distinction normative entre l'application correcte et l'application fautive d'un concept n'est pas expliquée en termes de lois psychologiques; c'est une conséquence de l'attribution de ce concept à celui qui l'applique. Si l'attribution est correcte, la distinction normative est déjà *donnée*; elle n'a pas à être reconstruite à partir de matériaux pré-normatifs. Mais l'attitude modeste est un anti-psychologisme modéré du fait qu'elle réduit considérablement l'écart entre le *doit* logique et le *est* psychologique. Surtout, elle reste neutre sur un point fondamental: elle ne se prononce pas sur l'origine, si elle existe, de la validité des lois logiques. Elle prétend seulement que cette validité ne découle pas unilatéralement de lois psychologiques. Comme elle concerne surtout l'*épistémologie* de la logique normative appropriée à notre comportement inférentiel, elle est

¹² On pense ici au connecteur «tonk» de Prior, qui a un rôle syntaxique mais qui ne peut pas recevoir d'interprétation sémantique cohérente. Sur ce connecteur, cf. Engel, *La norme du vrai*.

¹³ La psychologie du raisonnement présuppose les lois de la logique non pas simplement au sens faible où, en tant que théorie, elle dérive des théorèmes conformément à ces lois, mais plutôt au sens fort où elle comporte des données et des observations qui ne peuvent pas être formulées sans utiliser de notions logiques. Sur cette distinction, cf. Husserl, *Prolégomènes*, §19.

en principe compatible avec une interprétation platoniste des concepts logiques¹⁴. Mais pour la même raison, elle est également compatible avec la position récemment défendue par Pascal Engel, selon laquelle les principes normatifs dépendent à leur tour des faits psychologiques qui sous-tendent le comportement inférentiel¹⁵. Il y aurait alors une *interdépendance* entre les lois logiques et les lois psychologiques du raisonnement.

¹⁴ Cf. Cohen, *art.cit.*, p. 361.

¹⁵ P. Engel, *Philosophie et psychologie*, Paris: Gallimard (Folio), 1996.